

Les recensions de la boutique

N° 28

Monastère N-D d'Hurtebise

Sylvie Germain
Chanson
des mal-aimants



Sylvie Germain

Chanson des mal-aimants

Gallimard Folio, 2004, 270 pp

Il n'est pas récent ce roman (2002), mais quand l'envie vous vient de relire un livre, celle de le partager ne se fait pas attendre.

Le titre est évocateur et nous plonge directement dans l'ambiance créée par Sylvie Germain.

Oui, il s'agit de la chanson d'une vie, d'une mélodie qui porte de page en page.

L'héroïne et narratrice n'a rien pour elle : enfant abandonnée sous un réverbère dès sa naissance, elle est albinos, différente donc et destinée a priori à un avenir vite bouché.

Mais une vie, ce sont des rencontres, et celle de Laudes-Marie en est pleine. Et d'abord celle de l'homme qui la ramasse, le premier de ces « mal-aimants » à qui elle devra tout.

« Quelqu'un est venu, alerté, ou plutôt exaspéré par mes miaulements intempestifs qu'il croyait être d'un chat en goguette (...). Couard mais néanmoins brave homme, il m'a emportée au petit trot jusqu'au portail d'une maison où vivait une communauté de religieuse »

Certains s'intéressent un peu plus à elle, dans un mélange subtil d'intérêt et de pitié si bien nuancé par l'auteur. Plusieurs fois, des liens se nouent même, liens réciproques, notamment autour de la lecture, car elle a la chance d'apprendre à lire et de goûter les livres.

« ... je lisais un livre emprunté à la bibliothèque de la baronne. Tout en me tenant à distance, celle qui sied entre une dame de son âge appartenant à une respectable lignée et une petite domestique d'extraction inconnue, Elvire Fontelauze d'Engrâce me témoignait de l'estime et de la confiance. »

Mais quand ces liens se déchirent, quand passent la mort, la guerre, la séparation, elle a une pensée/prière qui lui vient à l'esprit : « *Reste avec nous, Seigneur, car le soir descend* ».

Pourtant, un jour, elle ne peut même plus prononcer ces mots, un jour où le malheur la dépasse. Alors elle se tait.

Cependant, dans son errance depuis les Pyrénées jusqu'aux bas quartiers de Paris, et retour, jamais elle ne se voit en victime. Elle regarde les personnes, les événements, avec juste le recul nécessaire, elle distingue le mauvais comme le bon, mais sans se laisser détruire, au contraire. Un des secrets de cette « résistance » réside dans son humour. Dès la première page, elle décrit son « berceau-fruitier », car elle fut abandonnée dans un cageot qui avait contenu des framboises... qui maculent de taches rouges le linge qui lui sert de linge. Tout au long de sa vie, elle se verra avec l'humour nécessaire pour avancer malgré tout, à travers tout.

Sa solitude est une alliée. On s'aperçoit même qu'elle croît subtilement en compassion et c'est là la merveille de cette vie torturée. Sa souffrance lui a ouvert la porte vers une relation juste et attentive avec chaque être rencontré.

La perle, c'est que cette compassion va s'approfondir et s'affiner jusqu'à concerner Dieu lui-même :

« Quand le silence m'aura entièrement évidée, consumée, peut-être que la prière qui me griffait le cœur, chaque fois que je croyais l'avoir à jamais oubliée – Mane nobiscum, Domine, advesperascit – me remontera aux lèvres une dernière fois.

(...)

Non, ce n'est pas moi qui la prononcerai cette prière si troublante sous son air anodin, mais le Seigneur lui-même, dans un chuchotement. »

Un livre passionnant à lire avec attention pour en découvrir toute la subtilité, comme toujours chez Sylvie Germain. C'est ce que je vous souhaite.

Rosy Demaret